

Le déclin de Denys Arcand

Stardom de Denys Arcand

André Roy

Number 103-104, Fall 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23819ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, A. (2000). Review of [Le déclin de Denys Arcand / *Stardom de Denys Arcand*]. *24 images*, (103-104), 87–87.

LE DÉCLIN DE DENYS ARCAND

PAR ANDRÉ ROY

Je dois avouer que depuis *Le déclin de l'empire américain* l'œuvre de Denys Arcand m'atterre par son mélange de platitudes et de racolage, de mépris et d'amertume, si j'excepte *Joyeux calvaire*. En quinze ans, malgré des budgets de plus en plus confortables, elle a rapetissé comme une peau de chagrin, réduite à son plus simple dénominateur: le cinéma comme enfilade de plans, plans toujours de plus en plus laids et mal ficelés caricaturant le monde aspiré par le confort et l'indifférence que la société du spectacle entretient grâce à ses vendeurs du temple, publicitaires, gens de la télévision et *tutti quanti*. Avec *Jésus de Montréal*, le cinéaste nous avait déjà donné un avant-goût de son approche pessimiste et passablement mesquine des médias. *Stardom* pourrait être considéré comme la suite de ce film-là. Y est de nouveau présenté — et cette fois, c'est le vrai sujet de l'opus — l'univers sans foi ni loi des commerçants médiatiques.

On clamera que Denys Arcand n'y va pas de main morte pour les vilipender, ceux-là. Je dirais plutôt qu'il a la main paresseuse, aussi maladroit que désinvolte, en traçant le portrait, blasé et vulgaire, du milieu de la mode et de la télévision. Pour nous raconter le chemin de croix de Tina Menzhal (Jessica Paré), hockeyeuse d'un bourg ontarien devenue top model international grâce à l'action concertée d'un photographe, Philippe Gascon (Charles Berling), qui la découvre, de son agent new-yorkais, Renny Ohayon (Thomas Gibson), et d'un photographe documentariste, Bruce Taylor (Robert Lepage), chargé de capter sa vie publique et intime, le réalisateur adopte un parti pris diégétique qui, imparable et contraignant au départ, s'avère faible et complaisant au fur et à mesure que l'histoire avance. Tout sera raconté à travers les images, photographies ou reportages pour la télévision que suscite la carrière de Tina. Le dispositif engendre une



Jessica Paré et Dan Aykroyd.
Un dispositif qui annule toute vision critique.

cascade de plans qui s'ajoutent indifféremment les uns aux autres sans jamais apporter quelque point de vue que ce soit sur le (pauvre) destin du mannequin. En fait, il n'est qu'une fuite en avant, l'auteur se défilant derrière cette composition mécanique et successive d'images pour éviter de donner son propre point de vue. Il laisse faire, comme on dit, le sale boulot aux autres.

Ce dispositif, qui annule toute vision critique, a ses conséquences, navrantes: bâclage d'un scénario qui nivelle tout et mise en scène de situations fausses. Ainsi, un journaliste de la télévision suisse ne parle ni français ni allemand, encore moins romanche, mais anglais; toutefois, l'animateur d'un talk-show québécois s'exprime, lui, en français joualissant. C'est à n'y rien comprendre. Le portrait du photographe libertin, interprété par Charles Berling, sera abusivement noirci par un tour de passe-passe affligeant: il est transformé, tout à la fin, en pédophile. Quand Tina, à son premier voyage parisien, apparaît au journal télévisé (animé par Poivre d'Arvor) au moment d'un attentat terroriste, Arcand n'a pas mieux à faire que de mettre sur un même plan ses problèmes conjugués et les massacres en Algérie; ce n'est pas parce que la télévision fait de même qu'il faut répéter sans distance ni questionne-

ment ses méthodes, a-t-on envie de lui dire. Quant aux malheurs de la jeune fille, ils n'attirent que la pitié; le cinéaste échoue à nous la rendre le moins sympathique, à éveiller notre compassion pour elle. Dans le fond, il ne s'intéresse pas plus à elle qu'à ses comparses, tous grossièrement dessinés.

Stardom aligne des marionnettes qui ne peuvent, dès lors, avoir aucun sentiment. Quant à les filmer, allons-y à la hache, semble s'être dit le cinéaste. Zappant entre un psychologisme grossier (les déboires de Tina sont les conséquences d'une enfance malheureuse), un comique hargneux et la farce de pota-

che, le film accumule des dialogues d'une ahurissante niaiserie, qui tournent en dérision tout ce que le discours du film est censé décortiquer et blâmer: le cirque médiatique. Se confondant avec la trivialité de la télévision, le film révèle une désolante misanthropie et une étroitesse d'esprit stupéfiante, le regard de l'auteur étant constamment surdéterminé par un cynisme qui rabaisse chaque personnage et le floue en moins de deux.

À la fin du film, une consœur de Tina, qui a quitté le métier, se lance dans les arts visuels. Les sculptures de son exposition, supposées représenter le microcosme qu'elle a fréquenté, sont faites avec de la merde. On se demande si le réalisateur n'indique pas par là ce qu'il faut penser, pas tant de ses personnages que de son film lui-même. À cynique, cynique et demi tant qu'à faire, doit se dire un Arcand de plus en plus sur son déclin. ■

STARDOM

Québec-Canada-France 2000. Ré.: Denys Arcand. Scé.: Arcand et J. Jacob Potashnik. Ph.: Guy Dufaux. Mont.: Isabelle Dedieu. Int.: Jessica Paré, Dan Aykroyd, Charles Berling, Thomas Gibson, Frank Langella, Robert Lepage. 102 minutes. Couleur. Dist.: Alliance Atlantis.